

## Introduction

« Les contradictions  
auxquelles l'esprit se heurte,  
seules réalités, critérium du réel.  
Pas de contradiction dans l'imaginaire.  
La contradiction est l'épreuve de la nécessité.  
Quand l'attention fixée sur quelque chose  
y a rendu manifeste la contradiction,  
il se produit comme un décollement<sup>1</sup>. »

Ña Genara ne parle que guarani, une langue amérindienne. Pourtant elle n'est pas considérée comme indienne et ne se perçoit pas comme telle. Elle est paraguayenne et vibre aux succès de la sélection nationale lors du Mondial de Football en 2010. En effet, alors que l'immense majorité des Paraguayens parle guarani (environ 40 % est monolingue guarani et 50 % bilingue espagnol-guarani), seulement 2 % d'entre eux se définissent comme Indiens. Au Paraguay, la langue guarani n'est pas ethnique comme au Brésil, ou régionale comme à Corrientes en Argentine : elle est nationale. De fait, le guarani est langue officielle aux côtés de l'espagnol depuis 1992.

Par un froid matin d'août, enfoncée dans sa chaise et l'œil rieur sous ses rides d'octogénaire, Ña Genara raconte les lendemains désolés de « la » guerre. « Guerre de la Triple Alliance » (Brésil-Argentine-Uruguay) pour le Paraguay, et « Guerre du Paraguay » pour ses ennemis, elle est tout simplement « la » guerre pour Ña<sup>2</sup> Genara. Une guerre qui dévasta le Pays entre 1864 et 1870. *Nanandy*, un tas d'herbes<sup>3</sup> et *jaguarete ava*, un jaguar indien qui rode et dévore les quelques maigres habitants revenus dans leur village. Voilà tout ce qui reste du hameau d'*Isla Guasu*.

« ... *ñanandy, ndaipóri la rejapo va'erã péicha pe tapemi, pe karrilmi la reho haguã*<sup>4</sup>. »

1. WEIL Simone, 1947, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, p. 103.

2. Apocope de *Doña* (Dame).

3. Étymologiquement *Nanandy* se décompose en *ñana-ndy*. *Ñana* : *yuyos* en espagnol et herbes (mauvaises ou médicinales). *-Ndy* est la forme nasalisée du suffixe *-ty*, « tas ».

4. Les extraits d'entretiens en guarani et en espagnol sont transcrits en italiques. Lorsque cela devient nécessaire pour l'analyse, les lexèmes guarani seront en italiques et en gras pour donner à voir tout

« Tout était envahi par les herbes. Il n'y avait même pas de quoi faire un petit chemin, de quoi se frayer un passage » (Ña Genara, Isla Guasu, 2000).

## Guerre

Effectivement au début de l'année 1866, la région de Ña Genara, *Misiones* est évacuée. L'armée paraguayenne pratique la politique de la terre brûlée. Des conséquences directes ou indirectes de la guerre, le Paraguay perd plus de 60 % de sa population totale, dont 80 % de sa population masculine en âge de porter les armes<sup>5</sup>. Ces chiffres défient l'imagination mais sont bien réels.

La Guerre de la Triple Alliance fut la plus longue et la plus sanglante guerre interétatique de l'histoire de l'Amérique latine. Ce fut la plus longue, et après la Guerre de Crimée (1854-1856), la plus sanglante au monde entre la fin des guerres de Napoléon en 1815 et la guerre de 1914. Elle a duré plus de cinq ans, ne se terminant que par la mort du Maréchal Solano López aux mains des soldats brésiliens le 1<sup>er</sup> mars 1870<sup>6</sup>.

Au-delà des causes<sup>7</sup>, ce sont les conséquences qui nous occupent et plus encore les mémoires familiales actuelles de l'évènement. La guerre fut totale<sup>8</sup>, ses lendemains sont remémorés comme des années « zéro ». Mais ce constat ne s'accompagne pas de regrets ou de lamentations. Rupture ne rime pas avec lamentation mais avec futur.

Tout recommence. Comment? Avec les troupeaux des vainqueurs. L'arrivée du bétail venu d'Argentine signale une vie nouvelle.

« [...] il n'y avait plus d'animaux, les champs n'étaient plus brûlés et les herbes étaient hautes [...]. C'était fini. Une fois la guerre terminée, venus du côté de l'Argentine, les troupeaux à nouveau, les vaches de nouveau, au Paraguay, pour les élever de nouveau, et oui c'est pour ça qu'elles sont venues à nouveau » (Ña Genara, Isla Guasu, 2000).

Le symbole du nouveau départ n'est pas l'homme mais un animal domestique, la vache. On peuple, *poblar*, avec des animaux davantage qu'avec des hommes dans cette région historiquement tournée vers l'éle-

de suite au lecteur non familier de ces deux langues que le parler de la campagne de *Misiones* incorpore un grand nombre d'hispanismes.

5. WHIGHAM Thomas L. et POTTHAST Barbara, 1998, « La piedra « Rosetta » Paraguaya, nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la guerra de la triple alianza, 1864-1870 », *Revista Paraguaya de Sociología*, vol. 35, n° 103, setiembre-diciembre, p. 147-159.

6. BETHEL Leslie, 1996, *The paraguay war, 1864-1870*, Institute of Latin American Studies, University of London, p. 1.

7. Les causes de la guerre ont fait l'objet de grandes polémiques et donné lieu à une bibliographie abondante. Voir les mises au point dans RICHARD Nicolas, CAPDEVILA Luc et BOIDIN Capucine, 2007, *Les guerres du Paraguay aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, CoLibris; CAPDEVILA Luc, 2007, *Une guerre totale*, Paraguay, 1864-1870, Rennes, PUR.

8. CAPDEVILA 2007, *ibid.*

vage. Nous sommes dans la région de Mission, ainsi nommée en raison des jésuites qui y fondèrent leurs missions. La prégnance de l'élevage, traditionnelle depuis le temps des jésuites<sup>9</sup>, inspire une métaphore particulièrement forte.

« Après 1870, c'en est terminé des hommes au Paraguay. Bernardino Caballero a rapporté des gens d'Argentine, d'Uruguay et d'Espagne pour donner une impulsion au pays parce que les Brésiliens avaient tué tout le monde. [...] Mon père est un Argentin complètement « peau de cochon », Uruguayen et Espagnol [...] après cependant, notre président nous a élevés comme des animaux, car les jeunes hommes n'étaient plus, comme des animaux, nos chefs... pour faire de l'élevage » (Don Labri, 75 ans, *Taturuguí*, 1999).

Il établit une comparaison avec les taureaux d'aujourd'hui que l'on apporte du Brésil pour fertiliser les vaches paraguayennes : le Paraguay a été inséminé de l'extérieur, par les nations victorieuses. La Guerre. Des champs en friche, des troupeaux qui arrivent d'ailleurs, d'une autre nation, l'Argentine. Fin des hommes paraguayens. Repeuplement par des Argentins, essentiellement de la région de Corrientes, des Uruguayens, des Italiens et... selon Don Labri des Espagnols. Des maisons en ruine qui émergent parmi la végétation. Une nature redevenue sauvage, du bétail étranger, des hommes étrangers.

*Kure-pi* (accentuation sur la dernière syllabe, selon l'accent guarani), littéralement « peau de cochon<sup>10</sup> », est l'expression habituelle depuis la guerre de 1870, voire antérieurement, pour désigner les Argentins qui sont également dits *porteños*, par métonymie : même s'ils ne sont pas de Buenos Aires proprement dit, les Argentins sont globalement nommés par référence

9. Le Paraguay a un climat subtropical, à égale distance entre le Pacifique et l'Atlantique. C'est un climat irrégulier, qui alterne entre vagues d'air chaud d'origine tropicale (venues du Nord), et vagues d'air polaire (venues du Pacifique, du Sud). Le Paraguay se compose de deux macro régions aux passés géologiques différents : le Chaco, désertique et le Paraguay Oriental, fortement irrigué. Au sein du Paraguay Oriental, pour des raisons géomorphologiques, climatiques et phytogéographiques, il faut distinguer « deux régions naturelles » : Le Paraguay central (plaines, collines et champs) et le Paraguay de la région Est (forêts et champs fermés). Le Paraguay central à son tour se divise en quatre « unités de paysage » : La région du fleuve Apá (Département de Concepción), la plaine de San Pedro (San Pedro), les alentours d'Asunción (Cordillera, Guaira, Central), et la Plaine du Tebicuary-Ñeembucu (*Misiones*, Paraguari, Ñeembucu). Comment décrire ce paysage ? Après le fleuve Tebicuary, une plaine parsemée de lacs, et de dépressions inondables contraste avec les collines des alentours d'Asunción. Sur ces sols, hydromorphes (dessinés par les cours d'eau), se développent d'intenses formations de graminées avec des arbustes et des forêts en galerie. L'ensemble est une savane arborée ayant une vocation naturelle pour l'élevage. BRUNIARD Enrique D., 1993, « Paraguay : ensayo de interpretación geográfica », *Cuadernos de Geohistoria regional*, n° 27, Instituto de Investigaciones Geohistóricas. Resistencia, p. 9.

10. Selon une autre interprétation, pendant la guerre de la Triple Alliance, les soldats argentins auraient porté des bottes en peau de cochon. *Kurepi* tend à être, récemment, remplacée par celle de *kure-pa*, « cochon-totalement » (accentuation sur l'avant dernière syllabe. Deux changements donc : dans l'accentuation qui imite celle des Argentins et effacement de la référence à la peau claire substituée par le suffixe *-pa*, totalement.

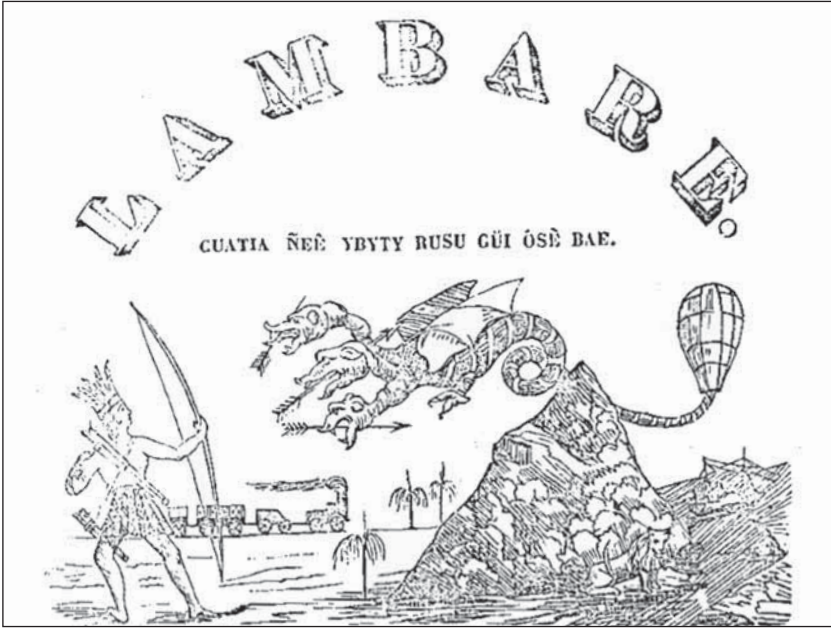


FIG. 1. – Page de garde du journal de guerre *Cacique Lambare*. Le cacique lutte seul contre le dragon à trois têtes de la Triple Alliance.



FIG. 2. – Page de garde du journal de guerre *Cabichui*. Un essaim de guêpes – le Paraguay – se défend contre l'intrusion d'un homme noir – le Brésil.

à la capitale de Buenos Aires, la *porteña*. La référence à leur peau « rose ou blanche » comme celle d'un cochon ne peut se comprendre qu'opposée à celle qui est affublée aux Brésiliens, à savoir « noir », *kamba*<sup>11</sup>.

Depuis la guerre de 1870, les Brésiliens sont des *kamba*, les Argentins sont des *kure-pi*, et depuis la guerre du Chaco (1932-1935)<sup>12</sup>, les Boliviens sont les *bolitas* (petite boule, diminutif de bolivia) ou encore *indio*. Pour les Argentins, les Paraguayens sont des *guarango*, des *paragua* (parapluie). Telles sont les caricatures que les Paraguayens se font de leurs trois ennemis traditionnels : au Nord-est l'empire portugais, devenu le Brésil, au Sud Buenos Aires et à l'Ouest les Indiens du Chaco et les Boliviens<sup>13</sup>. Toutes les régions du Paraguay sont frontières et sont la conclusion d'affrontements sanglants. Les récits de Ña Genara doivent être replacés dans une perspective de longue durée et dans l'espace national.

Frontière, Guerre, Terre et Métissage. Cette image actuelle d'une scène originelle « vieille » de 130 ans, existe dans la mémoire de Ña Genara, comme si *elle-même* l'avait vécue, alors qu'elle la tient de sa grand-tante. Présence d'une chose absente mais qui fut. Présence qui se tient entre la fiction recrée par l'imagination et les traces laissées par l'événement<sup>14</sup>. Présence d'une année zéro, qui n'est pas la première du genre dans ce pays frontière créé sur les marches de l'empire espagnol.

## Un pays en marge et interstitiel

À l'époque coloniale, la région située entre les fleuves Paraguay et Parana et organisée autour d'Asunción établit cinq relations conflictuelles distribuées sur tous les axes cardinaux. À l'ouest : les Indiens du Chaco. Au nord et à l'est : *mamelucos* et *bandeirantes* c'est-à-dire les chasseurs d'esclaves portugais venus de São Paulo alliés par ailleurs à certaines tribus indiennes du Chaco et du Matto Grosso. Au sud-est les Jésuites. Au sud, le port de

11. Le 13 mai 1867, en pleine guerre, paraît un journal populaire, *Cabichui* (*guêpe*), sous la direction de J. C. Centurión et N. Talavera, destiné aux soldats et à la population. Écrit en guarani et en espagnol, il popularise l'image du soldat brésilien sous la forme d'un singe noir, *kamba*, encerclé par les armées paraguayennes, symbolisées par un essaim de guêpes. La guêpe attaque en groupe de manière coordonnée et seulement lorsqu'elle est menacée. Un autre journal n'était écrit qu'en guarani : *Cacique Lambaré, Cuatia ñe'è yvyty rusugui oseva* (*Cacique Lambaré, parole de feuille qui sort de la grande montagne*) et imprimé en papier de *caraguatá* (fibre de cactus), pendant 16 numéros de juillet 1867 à septembre 1868. Dans le mythe national, le chef indien Lambaré a vaillamment combattu les Espagnols. Dans la première gravure il est représenté en train de s'enterrer plutôt que de voir sa patrie déshonorée. Puis il est représenté combattant un dragon à trois tête (la Triple Alliance). Voir *Cabichui. Periódico de la guerra de la triple alianza*, Édition facsimilée et commentaires de Ticio Escobar, Osvaldo Salerno, Josefina Plá et Alfredo Seiferheld, éd. du Museo del Barro, Asunción, 1984 ; Les articles de CABALLERO CAMPOS Hérib y FERREIRA SEGOVIA Cayetano, « El Periodismo de Guerra en el Paraguay (1864-1870) », de Wolf Lustig, « ¿ El guaraní lengua de guerreros ? » in RICHARD N., CAPDEVILA L. et BOIDIN C., 2007, *op. cit.*

12. Pour la guerre du chaco, voir RICHARD N., CAPDEVILA L. et BOIDIN C., 2007, *op. cit.*

13. Chronologie générale en fin d'ouvrage.

14. RICÉUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

Buenos Aires. À « l'intérieur » : les « Indiens Guarani<sup>15</sup> ». Loin de n'être que des alliés, les *Guarani* ont aussi été des ennemis. Penser l'histoire de cet espace sous le seul signe de l'alliance est un parti pris qui nuit à la compréhension d'un phénomène majeur : la colonisation interne du Paraguay à partir d'Asunción, essentiellement par le biais des « Réductions » d'Indiens.

Cinq foyers de tensions, ce n'est pas peu, même s'ils sont de natures différentes : Indiens du Chaco (les « Barbares » à détruire puisqu'il est impossible de les civiliser), Portugais (couronne espagnole contre couronne portugaise), jésuites (Pouvoir politique d'Asunción contre un Ordre religieux), Buenos Aires (Lutte d'influence entre Asunción et Buenos Aires, centres politiques, économiques et militaires) et Guarani (Indiens qu'il est possible de soumettre et de civiliser).

De l'indépendance (1811) à nos jours se sont à nouveau déroulés des conflits sur tous les fronts. Au nord et à l'est, les escarmouches avec le Brésil ne se sont résolues que par la guerre de 1870 avec une amputation importante du territoire paraguayen au profit de son gigantesque voisin. Au sud, les conflits entre Asunción et Buenos Aires ne cessent de se succéder notamment à propos du territoire situé sur la rive gauche du fleuve Parana, où se trouvaient d'anciennes Réductions jésuites (actuelle région de Mission Argentine). Celui-ci ne sera définitivement rattaché à Buenos Aires qu'après la guerre de 1870, qui prive par ailleurs le Paraguay d'une partie du Chaco, située au sud du fleuve Bermejo. Enfin à l'Ouest, les attaques des Indiens du Chaco ne se terminent véritablement que vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis lors, les différends entre la Bolivie et le Paraguay concernant cette région n'ont fait que s'accroître jusqu'à la guerre du Chaco (1932-1935), qui se termine par la victoire paraguayenne.

Sur le long terme, l'histoire de cette région est donc marquée par la répétition des conflits sur trois fronts. Toutes les frontières de l'actuel Paraguay sont le résultat de guerres. Le processus même de ces luttes participe à l'émergence d'une conscience nationale. Le Paraguay est ainsi traversé par la problématique typique des zones frontières, tiraillées entre fermeture, isolement, autonomie et ouverture, dépendance, domination. Pays situé au cœur d'un continent mais isolé ; pays carrefour mais pays fermé que ses voisins s'efforcent de pénétrer ; pays étouffé et cherchant à s'ouvrir malgré ses voisins, il souffre des inconvénients de l'enclavement tout en cherchant à jouer des atouts réels quoique ambigus de l'isolement et de la centralité<sup>16</sup>. Sans or ni argent, il est une périphérie de périphérie, en marge des centres de l'Empire espagnol, et en particulier de Buenos Aires. Zone de passage,

15. Si au départ sont distinguées les ethnies Carios, Itatin, Guarambaré... à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, elles sont rassemblées sous l'unique vocable Guarani.

16. GRENIER Philippe, 1991, « Le Paraguay et l'Uruguay ; deux États tampons », *Geographie Universelle*, Paris, Hachette Reclus, p. 361-369.



essentiellement de contrebande, il a aussi servi de tampon entre deux empires puis entre deux « Nations », le Brésil et l'Argentine. Le Paraguay est donc à la fois en marge (de Buenos Aires) et dans un interstice entre São Paulo, Buenos Aires et le Pérou.

Cette situation perdure à l'époque de l'indépendance quoiqu'elle prenne un tour différent : le Paraguay – comme de nombreuses nations américaines<sup>17</sup> – prend davantage son indépendance par rapport à sa puissante voisine Buenos Aires que par rapport à l'Espagne<sup>18</sup>. Durant les dictatures du XIX<sup>e</sup> siècle, il est marqué par la fermeture de ses frontières, une certaine indépendance géopolitique et l'autarcie économique.

À l'époque contemporaine, le pays est ouvert à ses voisins, subissant leur domination. Ainsi Buenos Aires est le « poumon économique » du Paraguay davantage qu'Asunción : À une population de 6 millions de personnes résidant au Paraguay, il faudrait rajouter environ plus de 500 000 Paraguayens qui vivent et travaillent à Buenos Aires.

Le Paraguay est donc un pays « interstitiel », aux frontières forgées par une série de guerres. Or des espaces construits comme frontières par des empires coloniaux (au sens double sens de périphérie et d'espace tampon entre deux empires) sont particulièrement propices au métissage. Notre thèse part du postulat que les frontières sont des espaces en voie de « domination » et de « disciplinarisation » où les populations ont un espace de liberté plus important, du fait d'une plus grande indétermination des institutions en présence. Les frontières sont des espaces construits comme tels par les colonisateurs. Et dans ces zones « forgées par une intervention coloniale » qui n'a jamais tout à fait terminé de s'imposer, les mélanges, les disparitions et inventions de nouvelles identités foisonnent. Dans ces espaces conflictuels, les identités ne cessent de se recomposer au gré des alliances et des relations de pouvoir en cours. Et la permanence des contacts engendrés ne conduit pas nécessairement à l'absorption, mais permet la création de groupes et de cultures nouvelles<sup>19</sup>.

Depuis l'époque coloniale, le Paraguay est généralement dépeint comme la « *china rusia de sudamérica* » c'est-à-dire un pays marginal et frontière, mais aussi comme le « *paraiso de mahoma* » le paradis de Mahomet. Dès 1545, des lettres de prêtres se plaignent de l'immoralité régnante à Asunción. L'épithète est en réalité manipulée par les partisans d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca (gouverneur de la province du Paraguay entre 1542 et 1544) contre

17. SALMORAL Manuel Lucena (coord.), 1998 (3<sup>e</sup> éd.), *Historia de Iberoamerica, tomo III, Historia contemporánea*, Madrid, Ediciones Cátedra, p. 26.

18. DÍAZ Ana María, 1999, « Le processus de l'indépendance et la notion de *Patrie* dans l'imaginaire paraguayen », *Cahiers des Amériques Latines*, n° 31-32, p. 261-278.

19. BOCCARA Guillaume, 2000, « Mundos nuevos en las fronteras del Nuevo Mundo, Relectura de los procesos coloniales de etnogénesis, etnificación y mestizaje en tiempos de globalización », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, sur revue.org.

Domingo de Irala (gouverneur entre 1539 et 1542 puis entre 1544 et 1556), accusé de pratiquer la polygamie<sup>20</sup>. Le conquistador biscayen Domingo de Irala avait en effet établi des alliances matrimoniales avec les filles des *Caciques* indiens des environs d'Asunción. C'était le moyen de s'assurer des alliés et des provisions constantes puisque les femmes assuraient traditionnellement la culture de la terre en ces contrées, tandis que leurs frères entraient dans des relations d'échanges mutuels avec leurs beaux-frères. « Irala et ses compagnons avaient procréé un si grand nombre d'enfants que l'on avait pris l'habitude de s'adresser aux Indiens des environs d'Asunción en les traitant de *tobayá*, "beaux-frères"<sup>21</sup>. » Or dans son testament, Irala légitime ses enfants métis<sup>22</sup> en leur donnant le statut d'Espagnols. Ces métis, dont Carmen Bernand et Serge Gruzinski<sup>23</sup> font revivre les écrits et les pensées, deviennent le bras armé de la couronne et, partant d'Asunción, fondent de nombreuses villes dont Buenos Aires (cf. Chronologie générale en annexe).

À partir de ces faits, de nombreux historiens paraguayens ont élaboré un mythe national, glorifiant l'union pacifique entre les Espagnols et les Guarani en terres paraguayennes : Ainsi Natalicio González (1940) peut écrire que, « l'espagnol et le guarani disparurent dans l'embrassade féconde de la première heure », et que « l'Amérique commençait par conquérir le conquistador<sup>24</sup> ». Pourtant lorsque les Espagnols se trouvèrent plus nombreux et moins dépendants des Guarani pour leur survie et commencèrent à les traiter comme *tapi'i*, esclaves, en lieu et place de « beaux frères », ces derniers ne cessèrent de se révolter<sup>25</sup>. Malgré ces révoltes et résistances, le mythe d'une origine métisse et pacifique est puissant dans l'imaginaire national.

Ces deux dimensions, les guerres et les métissages, qui caractérisent la société au niveau national, dans ce qu'elle a de plus réel historiquement et de plus symbolique dans la construction de l'imaginaire national, imprègnent les récits comme les conversations quotidiennes des habitants des compagnies rurales d'*Isla Guasu* et de *Taturuguái*.

20. POTTHAST-JUTKEIT Barbara, 1996, ; *Paraiso de Mahoma o País de las mujeres?*, Asunción, Instituto cultural paraguay-alemán, p. 32-33.

21. BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge, 1993, *Histoire du nouveau monde, Les métissages (1550-1640)*, Paris, Fayard, p. 446.

22. Le testament du gouverneur Martínez de Irala : Enrique de GANDIA, 1932, *Los primeros italianos en el Río de la Plata y otros estudios*, Buenos Aires.

23. BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge, 1993, *op. cit.*, p. 444-460.

24. POTTHAST-JUTKEIT Barbara, KOHUT Karl, KOHLEPP Gerd (ed.), 1999, *El espacio interior de América del Sur: geografía, historia, política, cultura*, Frankfurt/Main, Vervuert, p. 348.

25. SUSNIK B., 1982, *El rol de los Indígenas en la Formación y en la vivencia del Paraguay*, tomo 1, Instituto Paraguayo de Estudios Nacionales, p. 77.



## Le terrain : jeux d'échelle

Pourquoi avoir choisi des communautés rurales à la fois comme terrains et comme objets d'étude ? Pourquoi ne pas avoir choisi la ville même de San Ignacio Guasu, ex-réduction jésuite à l'histoire passionnante ? Une précision de vocabulaire : nous emploierons indistinctement les termes Réduction, *Pueblo* et Ville pour désigner *San Ignacio Guasu* (*Guasu* signifie Grand et s'emploie pour la distinguer d'une autre nommée San Ignacio Miri, soit « Petit San Ignacio », située sur l'actuel sol argentin). Le terme de « réduction » vient de la perception que les jésuites avaient de leur mission civilisatrice : réduire en un seul lieu, urbain, stable et définitif – donc « civilisé » – des Indiens semi-nomades dispersés<sup>26</sup>.

La ville entretient avec ses hameaux des relations complexes : les hameaux n'ont pas une grande visibilité depuis la ville. Le nom si particulier de *compañías rurales*, compagnies rurales, donné à ces hameaux pose question. Selon les définitions orales données par les habitants des hameaux et de la ville, c'est le nom que l'on donne à un vieil hameau situé au milieu d'une d'une *estancia* (établissement privé dédié à l'élevage). De fait, les compagnies se trouvent si liées aux *estancias* qu'elles en portent généralement les noms et ne se distinguent pas d'elles sur la carte du district de San Ignacio.

Pourquoi le terme *compañía* ? il pourrait venir du vocabulaire jésuite<sup>27</sup>, mais semblerait plutôt issu du vocabulaire militaire du XVIII<sup>e</sup> siècle : une compagnie est une troupe d'infanterie dirigée par un capitaine<sup>28</sup>. Le terme aurait été appliqué aux hameaux dès 1790<sup>29</sup>. Toutefois, ce terme, selon les archives que nous avons consultées pour le district de San Ignacio, est absent des documents écrits antérieurs à 1870. L'usage d'un mot militaire pour désigner le plus petit noyau de population de la campagne se serait généralisé à *Misiones* à la suite de la guerre de 1870, nous révélant l'impact qu'a eu la militarisation de toute la population masculine du pays. Et de fait, *Isla Guasu* fut refondée en 1870 par un capitaine et plusieurs soldats dont on sait qu'ils combattirent ensemble. Ces hameaux autour de San Ignacio désignés comme *compañías*, précisément à cause de leur invisibilité chronique sur les cartes et dans les archives, constituent néanmoins une unité d'analyse intrigante : ils représentent la plus petite unité pour les armées, les partis politiques et les grands propriétaires terriens.

26. MELIÀ Bartomeu, 1993, *Una nación dos culturas*, Asunción, RP ediciones Cepag, p. 193.

27. GARAVAGLIA Juan Carlos, 1983, *Mercado Interno y Economía colonial*, Grijalbo, Mexico.

28. VELÁZQUEZ Rafael Eladio, 1977, « Organización militar de la gobernación y capitania general del Paraguay », *Estudios Paraguayos*, vol. 5, n° 1, p. 25-69, HAY James Diego, 1999, *Tobatí, tradición y cambio en un pueblo paraguayo*, Asunción, Intercontinental.

29. KLEINPENNING Jan M.G., 2003, *Paraguay 1515-1870. A thematic geography of its development (vol.1)*, Madrid, Iberoamericana, p. 349.

Une réflexion permanente de la sociologie et de l'ethnologie des sociétés rurales est de définir l'unité d'analyse pertinente: « si pour étudier les groupes il faut les constituer, comment pourra-t-on en effet les constituer si on ne les a pas étudiés<sup>30</sup>? » Il existe plusieurs écueils. Le premier est de rechercher un village moyen et représentatif d'un ensemble plus vaste de communautés. Le second est d'accumuler les monographies de villages, toutes censées avoir un visage différent.

P. Champagne présente la formulation du dilemme par Durkheim de la manière suivante: selon le nominalisme des historiens, « les sociétés constituent autant d'individualités hétérogènes, incomparables entre elles ». Selon le réalisme extrême des philosophes, « il n'y a de réel que l'humanité », les événements n'ayant de valeur et d'intérêt que comme illustration des lois générales qui sont inscrites dans la constitution de l'homme<sup>31</sup>. Comment résoudre ce dilemme? P. Champagne propose de s'intéresser aux champs mouvants de relations tissés entre individus.

Il s'agira donc de prendre pour unité d'analyse les réseaux de parenté, d'amitiés et de sociabilités qui sont tissés par des relations de réciprocité symétriques et asymétriques, lesquelles ne s'arrêtent que rarement aux limites géographiques du village. Un des villages, s'est révélé être plus « remarquable » que l'autre, dans la mesure où sa morphologie présentait un relief plus accusé<sup>32</sup>. Mais surtout, choisir de se concentrer sur un espace restreint permet de réaliser une analyse des profondeurs.

« Lucien Febvre a longuement réfléchi à la monographie. Influencé par la géographie de Vidal de la Blache, il pensait qu'elle avait les mêmes mérites que la coupe géologique: celle-ci paraît étroite, puisqu'elle ne dessine qu'une ligne sur le sol, mais elle révèle la structure des profondeurs. Cela constitue l'une des plus intéressantes intuitions de Lucien Febvre, d'ailleurs rarement mentionnée<sup>33</sup>. »

C'est exactement notre objectif, réaliser une coupe étroite et profonde, en partant des expériences individuelles et collectives des habitants du hameau d'*Isla Guasu*. Or les trois dimensions qui apparaissent centrales: les rapports à la langue, à l'espace, à la terre et à la mémoire de la guerre, sont incompréhensibles sans un constant va-et-vient entre le niveau le plus individuel et les échelles régionales, nationales et transnationales: les guerres dont il est question sont internationales et le métissage a une échelle largement transnationale.

30. HALBAWCHS Maurice, 1972, *Classes sociales et morphologie*, Paris, Minuit.

31. CHAMPAGNE Patrick, 1975, « La restructuration de l'espace villageois », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n° 3, p. 43-68, p. 62.

32. MAUSS Marcel, 1995, *Sociologie et anthropologie*, Paris, [1950], p. 390.

33. CORBIN Alain, 2000, *Historien du sensible, entretiens avec Gilles Heuré*, Paris, La Découverte, p. 187.

## Récits et processus systémiques

Plus qu'une monographie exhaustive de village, l'enjeu du terrain et de sa mise en écriture est d'être présent à des expériences de vie, individuelles et collectives, différentes des nôtres, pour les traduire dans notre langage. Si les questions de morphologie sociale, de mémoire, de parenté sont abordées, l'essentiel se trouve dans une attitude : « l'astuce est d'arriver à comprendre ce que diable ils pensent être en train de faire...<sup>34</sup> » et de traduire leurs modes de pensée. Traduire signifie réaliser une « démonstration de la logique de leurs représentations selon nos manières de nous exprimer » ou encore appréhender « leurs vues dans nos vocabulaires<sup>35</sup> ». Geertz voit *la vie comme un texte* et pour lui « comprendre la forme et la contrainte des vies intérieures des indigènes ressemble plus à saisir un proverbe, discerner une allusion, comprendre une plaisanterie... que cela ne ressemble à atteindre une communion<sup>36</sup> ». Il se démarque du courant goffmanien, selon lequel *la vie est un théâtre*, courant qui privilégie comme objet d'études des interactions, des rituels, des carnivals, des insurrections... Aujourd'hui, de nombreux anthropologues prennent leur distance par rapport à l'idée de la culture comme « système de relations entre des signes préexistants »<sup>37</sup> ou synopsis d'œuvre théâtrale. Ils s'intéressent aux modalités et contextes d'énonciation de ces textes, aux rythmes des corps, aux émotions et aux sensibilités<sup>38</sup>.

Ces nouvelles descriptions anthropologiques permettent davantage que les deux premières l'incorporation de la dimension historique des faits culturels. Elle reste difficile. « *The exclusion of historical process was a necessary element in the professionalization of the discipline, and has been perpetuated*<sup>39</sup> ». La recherche de la cohérence du système prend généralement le pas sur sa dimension historique. Cette approche anhistorique présente au moins deux problèmes : le lien entre le système et le changement n'a jamais été expliqué avec satisfaction. Le fait de se concentrer sur la cohérence et la reproduction d'une culture ou d'une société à un moment donné et donc potentiellement hors du temps fait de « l'histoire quelque chose de non

34. GEERTZ Clifford, 1983, *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris, PUF ; traduction de *Local knowledge, further essays in interpretative anthropology*, Basic Books, New York, 1986.

35. *Ibid.*, p. 16.

36. *Ibid.*, p. 90.

37. LAPLANTINE François, 2005, *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*. Téraèdre, Paris, p. 41.

38. Pour les références les plus récentes. EDWARDS E., GOSDEN C. et PHILLIPS R. B., 2006, *Sensible objects, colonialism, Museums and Material culture*, Oxford-New York, Berg ; LAPLANTINE François, 2005, *ibid.* ; LE BRETON David, 2006, *La saveur du monde, une anthropologie des sens*, Paris, Métailié ; CANDAU Joël, 2000, *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, Puf ; HOWES David et MARCOUX Jean Sébastien, 2006, « La culture sensible », *Anthropologie et sociétés*, volume 30, numéro 3 ; *Terrain*, Toucher, n° 49, 2007.

39. THOMAS Nicholas, 1989, *Out of time, History and evolution in Anthropological Discourse*, Cambridge University Press, p. 120.

structuré, d'incohérent, de résiduel et d'évènements purement contingents<sup>40</sup> ». Certains anthropologues et sociologues, particulièrement critiqués sur ce sujet ont bien essayé d'introduire du temps (comme Bourdieu), ou de l'événement (comme Sahlins) dans leurs structures. Mais l'introduction de l'histoire dans la structure n'est pas encore réussie car l'objet de l'ethnologie n'a pas changé. Il faut remplacer l'étude du système par l'étude des processus systémiques. Cette idée d'histoire comme « *systemic process* » n'est pas comparable à celle de l'évolutionnisme parce qu'*a priori* ne domine pas l'idée d'unidirectionalité du processus. Avec ces nouvelles analyses, au lieu d'avoir d'un côté la cohérence des systèmes traditionnels et de l'autre l'évolution hasardeuse des évènements, on a un processus systémique... « *Satisfactory analysis would depend on treating, for example, metropolitan intrusions into tribal territory as a structured process like that of the indigenous system*<sup>41</sup>. »

Mais il est possible d'analyser le système des processus, tout en continuant à se pencher sur les expériences temporelles des individus, et ceci de plusieurs manières : l'influence du passé sur le présent (histoire), la perception du passé telle qu'elle est influencée par le présent (mémoire). La *vie est alors un drame* et non plus seulement un théâtre (où tout se joue) ou un texte. La prise en compte des conflits et des rapports de force ainsi que la manière dont ils sont dotés de sens deviennent clé. Et l'universalité de ces expériences individuelles de domination prend corps. Dans cette perspective, ce qui compte ce ne sont plus seulement les énoncés, les paroles (proverbes, plaisanteries...) mais aussi et surtout les histoires de vie et les gestes de tous les jours dans leur épaisseur temporelle et corporelle. Ils sont non seulement un texte qui a un sens et qu'il faut traduire mais un *texte qui raconte un drame*, doté d'une intrigue dont il faut étudier l'épaisseur temporelle. Partir du présent et reconstruire les processus historiques qui permettent de le comprendre est précisément l'invitation faite par Marc Bloch lorsqu'il parle de *méthode régressive*<sup>42</sup>.

S'ils suivent la méthode lors du processus de recherche, les historiens choisissent par contre généralement un mode d'exposition linéaire. En 1990, Nathan Wachtel, avec *Le Retour des ancêtres*<sup>43</sup> propose de suivre non seulement la méthode régressive, partant de ce qui est le mieux connu pour aller vers le moins connu mais aussi *d'écrire* une « histoire régressive ». Il est alors amené à faire varier les échelles de manière complexe et à mettre à jour une histoire de longue durée. Cette méthode permet notamment de faire apparaître les *ruptures* de l'histoire dans leur finesse. Toutefois, ses chapitres

40. *Ibid.*, p. 120.

41. *Ibid.*, p. 122.

42. BLOCH Marc, 1988 [1931], *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Armand Colin.

43. WACHTEL Nathan, 1990, *Le retour des ancêtres. Les Indiens Urus de Bolivie (XX<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Essai d'histoire régressive, Paris, Gallimard.

historiques suivent une organisation interne linéaire, principe méthodologique que nous suivrons. Les deux premières parties de la thèse sont consacrées au présent, tandis que la troisième opère un premier saut en arrière (2001-1870) et la quatrième partie un dernier bond (2001-1769). Mais les chapitres intérieurs adoptent un ordre chronologique strict.

## États des recherches sur la population rurale paraguayenne

Le Paraguay, comparé à d'autres pays d'Amérique latine, est peu connu et étudié. La dictature du Général Stroessner (1954-1989), une des plus longues du continent (35 ans...), est aussi l'une des dernières à s'effondrer. Si sa situation géographique de « tampon » entre l'Argentine et le Brésil, en fait un enjeu politique et économique important à l'échelle régionale du Mercosur, il n'a pas de poids au niveau mondial. Enfin, les structures de recherches ont longtemps été réduites à leur plus simple expression tandis que prédominent les recherches individuelles. Et lorsqu'elles existent, les études anthropologiques se focalisent sur la population indienne, tandis que la population rurale ne retient pas l'attention : elle est considérée comme « historique » et « acculturée » par rapport à des cultures perçues comme « pures » et « anhistoriques », pour reprendre les termes de Peter Gow<sup>44</sup>. Aujourd'hui où l'anthropologie cherche précisément à incorporer l'historicité et la corporéité des phénomènes culturels, s'attacher à étudier une population rurale, nationale et dite métisse peut permettre de faire avancer la recherche.

### *Indiens acculturés ou Espagnols acculturés ?*

Alfred Métraux lui-même écrivait dans les années 1940 que les métis étaient des « Indiens acculturés », des « Guarani modernes et civilisés » :

« La langue guarani, toutefois est toujours parlée par les métis, ou « Indiens acculturés » sur la majeure partie du territoire, où elle était utilisée pendant la Conquête. La population rurale du Paraguay est souvent appelée Guarani. C'est pourquoi afin d'éviter toute confusion entre ces Guarani modernes et civilisés et leurs contemporains primitifs, nous nous référerons à ces derniers comme Caingua<sup>45</sup>. »

44. Gow Peter, 1991, *Of mixed blood, Kinship and History in Peruvian Amazonia*, Clarendon Press, Oxford. Ce dernier a travaillé au Pérou avec une population amazonienne qui se dit elle-même de « sang mêlé ». Si pour les habitants avec lesquels il a vécu, les sujets de conversation sont l'école et les titres de propriété, le langage qui est utilisé est celui de la parenté (et non pas une force issue du dehors), comme pour des sociétés considérées comme « pures » a priori : des sociétés considérées comme mêlées et historiques gagnent à être approchées avec le regard ethnologique.

45. MÉTRAUX Alfred, 1963, « The Guarani », in Steward J.H. (ed.), *Handbook of South American Indians*, vol. III The tropical forest tribes, New York, Cooper Square Publishers, p. 69-94, p. 69.

De fait, la plupart des anthropologues comme Miguel Chase-Sardi ou Egon Schaden émettent l'hypothèse d'une continuité entre la culture des tupi-guarani et celle des paysans métis paraguayens :

« Il est notoire que la culture guarani et son substrat biologique sont représentés à profusion dans l'actuelle population métisse, surtout au Paraguay, où s'est développée une culture hybride ibéro-indigène *sui generis*, qui mérite une analyse anthropologique minutieuse [...]»<sup>46</sup>. »

Ces interprétations sont désignées, par un couple d'ethnologues américains, Elman et Helen Service (1954), sous le nom de « Mythe guarani ». Menant la première ethnographie sur la campagne paraguayenne dans les années 1940, ils ont fortement souligné que la population rurale du Paraguay avait une culture hispanique même si elle parlait guarani (langue qu'ils ne maîtrisaient d'ailleurs pas...).

« La culture des paysans n'est pas guarani, et la population n'est pas de race guarani. La langue guarani appartient au socle tupi-guarani, qui était très répandu au sud de l'Amazonie à l'époque précolombienne et était parlé par un grand nombre de tribus qui avaient des cultures relativement différentes. Il n'y a pas de race guarani. Les Guarani n'étaient pas biologiquement différents des autres tribus indiennes d'Amérique. La population d'aujourd'hui est un mélange de Blancs caucasiens et d'Indiens»<sup>47</sup>. »

Ni la race ni la culture guarani n'existent donc comme entités distinctes d'autres populations sud-américaines selon eux. Ce qui différencie la campagne paraguayenne de l'Ibérique – le manioc, le maïs, les cacahuètes, les herbes médicinales et leur nourriture – est en réalité un héritage général en Amérique du Sud et n'est pas spécifiquement guarani.

Deux interprétations s'affrontaient donc dans les années 1950-1960 et sont présentes encore aujourd'hui :

– Les populations rurales sont des Indiens guarani acculturés, ils ont une langue et une culture guarani acculturée. Le métissage aurait lieu à partir d'une matrice guarani.

– Les populations rurales présentent fondamentalement une culture hispanique. Le métissage aurait lieu à partir d'une matrice espagnole qui est « simplement » dite en guarani. La langue n'aurait pas d'impact sur les catégories de perception des populations.

46. SCHADEN E, 1974, *Aspectos fundamentais da cultura guaraní*, Sao Paulo, Edsup., p. 11.

47. SERVICE Elman R. et SERVICE Helen S., 1954, *Tobati Paraguayan town*, Chicago, The University of Chicago Press, p. XI.



*Métis ?*

Par rapport à ces versions « académiques » du problème, une troisième interprétation, nationaliste se met en place : le métissage aurait permis l'avènement d'une nouvelle « race ».

« Le Paraguayen générique [...] est un méditerranéen, ou mieux un mésopotamien, dont les canaux de communication durant presque quatre siècles sont ses deux grands fleuves, l'un d'eux étant la fluide épine dorsale de sa civilisation. Ce n'est pas pour rien qu'il lui a donné son nom [fleuve Paraguay]. Il est le fruit d'une hybridation, sans préjuger de la prépondérance des gènes indiens chez les uns et européens chez les autres. Mais les deux furent fortement imprégnés par le génie local, ou le pouvoir de la terre.

C'est un homme qui parle deux langues, qui boit du *maté*, ses bases alimentaires principales sont la viande, le maïs, les haricots rouges, le manioc et les oranges. Dans cette diète se perçoit déjà la symbiose hispano-guarani, puisqu'il ne s'alimente pas seulement de la production autochtone. Le *Cario* (ethnie guarani de la région centrale de l'actuel Paraguay) correspondait à la civilisation du maïs, mais l'Espagnol a apporté la viande, les oranges et la canne à sucre. Il utilise le chapeau *piri* et le *poncho*. Il monte à cheval, conduit sa charrette et ses propos relèvent surtout de la caricature et des proverbes. Il joue aux cartes, aux combats de coqs et aux courses de chevaux. Il joue de la guitare, du violon et de la harpe, il danse la polka, importés mais acclimatés. Il a sa psyché et sa capacité adaptative. Il a autant paraguayisé ce qui est indien comme le maïs, le *mbéju* (galette de farine de manioc), la *chipa* et la soupe (gâteau de farine de maïs qui comme son nom ne l'indique pas n'est pas liquide), qu'il a paraguayisé ce qui est européen comme la diligence et le pot-au-feu péninsulaire. C'est-à-dire qu'il leur a imprimé sa marque. Il ne copie pas. Il transforme. Le poncho a créé soixante rayures irisées de lignes brillantes et ses femmes utilisent l'anneau fait de brins, l'œillet sévillan et le peigne brillant dans les cheveux. Cet homme forgé par une lutte de trois siècles, depuis la fondation d'Asunción [...] a réussi, grâce à de multiples facteurs, à modeler une nation<sup>48</sup>. »

Cette image d'Épinal du paysan paraguayen, pour colorée qu'elle soit, présuppose l'existence du Paraguayen, antérieure à celle des Européens et des Indiens. L'expression « Il a autant paraguayisé ce qui est indien que ce qui est européen » est éloquent à cet égard. Selon Justo Pastor Benítez<sup>49</sup>, l'homme paraguayen est le principe, le moyen et la fin de cette hybridation. Les chapitres de son ouvrage concernant le versant indien de cette hybridation sont typiques : il projette sur les Indiens la partie qu'il voit comme guarani chez les paysans paraguayens, sans rien connaître de la réalité indienne. D'ailleurs, selon lui il faut continuer à les « paraguayiser ». Il écrit

48. BENÍTEZ Justo Pastor, 1996, *Formación social del Pueblo Paraguayo*, Asunción, El Lector, p. 11-12.

49. Intellectuel paraguayen des années 1920 appartenant au parti libéral.

ainsi : « le métis vit ; l'Indien est à sa place dans les poèmes ou les statues de fiers *Caciques*, mais ce n'est pas le facteur directif de notre civilisation. Si certains restent, il faut les paraguayiser<sup>50</sup>. » Un autre auteur, encore très récemment, peut écrire :

« Il est faux de dire que le Paraguayen est métis. Il serait plus correct de dire que le Paraguayen fut métis avec la caractéristique déjà notée (métissage issu de la rencontre entre Espagnols et Guarani, et non pas métissage consécutif à la guerre de 1870). À présent, il constitue déjà une ethnie avec une identité et une certaine configuration somatique. À travers de nombreuses générations, les mêmes gènes se sont croisés et ont fusionné avec les mêmes qualités et les mêmes défauts. Avant tout, un même mode de pensée et de processus s'est conservé. Une ethnie culturelle a été produite. Qu'il y ait quelque chose d'espagnol et quelque chose de guarani, ne signifie pas hybridité mais troisième ethnie culturelle avec les valeurs et les antivaluers des deux ethnies originelles<sup>51</sup>. »

Cet auteur considère le métissage comme mélange « inachevé ». Selon lui le Paraguayen est certes issu d'un métissage, mais il n'y a plus lieu de parler de métis. Il faut considérer l'existence d'une nouvelle ethnie, sous-entendu « une ». Pourtant, il éprouve le besoin de toujours faire référence à deux ethnies originelles. En réalité, comme le souligne Léon Cadogan en 1966, l'existence de ce débat dénote surtout la superficialité des connaissances actuelles sur le monde rural paraguayen<sup>52</sup>.

Depuis les années 1960, une autre doxa se met place. Il y aurait deux langues (guarani/espagnol) et deux cultures (guarani/espagnole)<sup>53</sup>. D'une certaine manière, les élites du pays passent de l'idéologie du métissage à celle du bilinguisme, suivant en cela le développement au niveau international des idées sur le multiculturalisme encore nommé pluriculturalisme<sup>54</sup>.

Comme le démontre de manière magistrale Gabriela Zuccolillo, l'idéologie du bilinguisme au Paraguay repose sur deux courants théoriques. L'objectivisme linguistique, qui s'appuie sur la théorie linguistique formaliste, part du présupposé une langue = un peuple. Cette théorie sépare radicalement ce qui relève de la langue (structurée et régulière), et ce qui relève du parler (individuel, hétéroclite, chaotique, accidentel). Or ces

50. BENÍTEZ, 1996, *op. cit.*, p. 38.

51. VERA Safo, 1996, *El Paraguayo, un hombre fuera de su tierra*, Asunción, El Lector, p. 19.

52. CADOGAN Léon 1966, « Fragmentos del folklore guaireño », *Suplemento Antropológico*, vol. 1, n° 2, p. 63-125.

53. ZUCCOLILLO FRENCH Gabriela, 2002, « Lengua y nación : el rol de la élites morales en la oficialización del guarani (Paraguay 1992) », *Suplemento antropológico*, vol. 37, n° 2, diciembre, p. 9-419 et FASOLI-WÖRMANN Daniela, 2002, *Sprachkontakt und Sprachkonflikt in Paraguay, Mythos und Realität der Bilinguissituation*, Frankfurt am Main, P.Lang.

54. GROS Christian, 2000, « La nation en question : identité ou métissage ? », *Hérodote, revue de géographie et de géopolitique*, n° 99 (4<sup>e</sup> trimestre), p. 106-135 et 2001, « Métissage et identité, la mosaïque des populations et les nouvelles demandes ethniques », *Pouvoirs*, n° 98, p. 147-159.

hypothèses conduisent à concevoir les langues comme des entités structurées, closes sur elles-mêmes, qui structurent à leur tour les paroles des individus. Ce courant est secondé par celui du subjectivisme linguistique ou relativisme linguistique<sup>55</sup>. Celui-ci part du présupposé que la langue détermine chez l'individu sa perception du monde. Le concept de langue maternelle comme élément constitutif de la sensibilité et manière de penser le monde devient opératoire. À partir de là s'opposeraient deux cultures : l'une dont la langue maternelle est le guarani (et qui rassemble l'immense majorité du pays) et l'autre dont la langue maternelle est l'espagnol (une minorité). L'ouvrage de Bartomeu Melià, *Una nació dos culturas*, publié pour la première fois en 1990 et réédité sans relâche depuis lors, est sur ce point exemplaire : il établit une dichotomie entre deux langues et deux cultures, une essentialisation et réification du guarani, réputé être authentique, profond, primordial et traditionnel. En conséquence, si l'espagnol paraguayen incorpore des mots étrangers, il démontre sa capacité d'adaptation tandis que si le guarani intègre des hispanismes, il s'appauvrit et perd son authenticité. Dans cette dichotomie, les entre-deux n'ont pas de place.

Or la plupart des auteurs constate que la population rurale, comme la population marginale des villes, parle une langue mélangée, le *jopara*. Ceci les conduit alors, implicitement et malgré les intentions de départ, à la stigmatisation d'une population rurale qui n'est plus perçue ni comme d'abord guarani ni comme d'abord espagnole mais comme métisse, parlant un guarani bâtard ou les deux langues avec insuffisance. Il faut alors leur enseigner à bien maîtriser le guarani d'une part et l'espagnol de l'autre.

Autrement dit, le métissage de la population rurale – conçu comme biologique, culturel et linguistique – est célébré (idéologie nationaliste en vigueur des années 1920 aux années 1990) ou décrié (idéologie bilinguiste dominante et officielle depuis 1992) mais toujours constaté : tantôt sous la forme de l'« Indien métissé », tantôt sous le visage de « l'Espagnol parlant guarani » ; tantôt derrière la silhouette du Paraguayen qui fusionne en lui les apports des deux cultures pour en donner une nouvelle, inclassable mais surtout nationale, tantôt sous le dédoublement de sa personnalité en deux langues-cultures.

Les « célébrants » du métissage adhèrent plutôt à la version 2 (espagnol parlant guarani) et à la version 3 (métissage achevé cumulant les côtés positifs des deux entités) tandis que les « dénonçants » adoptent plutôt la version 1 (indien acculturé) et 4 (entre-deux bâtard).

Tour à tour, le Paraguay est donc décrit ou plus exactement désiré comme « nation guarani<sup>56</sup> », « nation bilingüe<sup>57</sup> », « une nation et

55. ZUCCOLILLO 2002, *op. cit.*, p. 183.

56. FREGOSI René, 2000, « Paraguay : la nation guaranie », *Hérodote*, n° 99, p. 182-198.

57. CORVALÁN Graziella, 1981, *Paraguay, Nación bilingüe*, Asunción, CPES.

deux cultures<sup>58</sup> ». Dans tous les cas, des premiers chroniqueurs aux spécialistes, linguistes, historiens, ethnologues (etc.), en passant par les voyageurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, le métissage – surtout conçu comme biologique et linguistique – ne cesse d’attirer les regards et d’inspirer les plumes.

Mais qu’en est-il pour les habitants eux mêmes, loin des discours des élites et des étrangers puisqu’aucune étude ethnographique n’a été réalisée ? Comment les populations rurales d’aujourd’hui se perçoivent-elles ? Paradoxalement, la campagne paraguayenne est à la fois un champ miné idéologiquement puisque surinvesti par le nationalisme paraguayen et un champ historique et anthropologique en friche, peu investi par les recherches universitaires, qu’elles soient paraguayennes, européennes ou nord-américaines. Le Paraguay ne s’impose pas de lui même comme sujet d’étude depuis l’université française. En revanche, le choix des thèmes (métissages, espaces et mémoires) comme des méthodes (l’ethnographie et la micro-histoire) est quant à lui enraciné dans l’état du champ de la recherche en France dans les années 1990-2000.

C’est pourquoi un premier chapitre intitulé « Sur les sentiers du Terrain » retrace le parcours intellectuel et géographique qui m’a conduit jusqu’aux hameaux de San Ignacio pour ensuite analyser les conditions dans lesquelles s’est déroulé le travail ethnographique et micro-historique. Cette ébauche d’auto-analyse sociologique est nécessaire parce que les trois exercices, de conceptualisation comme de l’observation ethnographique et du travail d’archives, sont contraints par les dynamiques des champs dans lesquels l’habitus du chercheur le conduit à se positionner. À partir de là, le texte s’organise autour d’une série d’énigmes ou plus exactement de contradictions auxquelles s’est heurté notre entendement.

« Quand l’attention fixée sur quelque chose y a rendu manifeste la contradiction, il se produit comme un décollement<sup>59</sup>. » Cette contradiction n’apparaît, peut être, comme point d’interrogation que pour un certain regard. Mais au moins ce dernier en ressort éclairé. Cinq étonnements ont guidé nos pas et nos réflexions.

Le premier concerne la langue guarani, langue amérindienne parlée par une population qui ne se considère pas comme indienne. Paradoxe qui n’en est un que pour des yeux européens. Pour les Paraguayens, ce n’est qu’une évidence : le guarani est leur langue, la langue de leur nation. Mais pourquoi dire « nous nous parlons un guarani jopara (mêlé) » et « nous ne parlons pas un guarani pur », qu’est-ce que disent et cachent ces affirmations ? Ce sera l’objet du chapitre 2 et du chapitre 3. Ce faisant, le lien entre langue et culture sera revisité et le concept de métissage mis à l’épreuve.

58. MELIÀ Bartomeu, 1990, *Una nación dos culturas*, *op. cit.*

59. WEIL 1947, *op. cit.*, p. 103.

Le second étonnement a trait à l'organisation de l'espace. Pourquoi un habitat si dispersé? pourquoi des hameaux et des maisons disparaissent-ils? et pourquoi leurs habitants ne cessent-ils de projeter des déplacements, des visites, des voyages et des migrations? Ce sera le chapitre 4.

Le troisième étonnement est lié aux rapports que les habitants des hameaux tissent avec leur passé: Pourquoi 1870 représente-t-elle une rupture si forte? Comment des mémoires mythiques et politiques peuvent-elles s'entremêler? pourquoi les arbres généalogiques revendiqués privilégient-ils les ascendances mixtes, à savoir des alliances entre un(e) espagnol, argentin ou uruguayen et un(e) paraguayen. Comment comprendre la place si singulière de la femme combattante et de la femme-mère dans les mémoires? le chapitre 5 tisse les liens entre mémoires, généalogies et genre.

Quatrième interrogation: pourquoi les compagnies rurales ne semblent-elles avoir d'existence que par rapport aux grands propriétaires alors même que les dynamiques sociales internes aux hameaux peuvent être relativement indépendantes de ces derniers. Le chapitre 6 proposera alors de comprendre d'un même mouvement le rapport à la terre, à l'alliance matrimoniale et à la filiation, explorant l'utilité des concepts de positions interstitielles et institutionnelles, de tactique et de stratégie.

Enfin les deux derniers chapitres essaient de répondre à deux questions: quelle était la vie dans les hameaux avant la guerre de 1870? Mais aussi: que s'est-il passé lorsque les jésuites ont quitté la réduction de San Ignacio Guasu en 1767? Quelles étaient les dynamiques sociales, économiques et politiques dans les hameaux entre 1767 et 1870? En quoi les archives permettent-elles de comprendre les ruptures et les continuités induites par cet événement à l'échelle d'un hameau et de ses populations subalternes? ces deux chapitres contribuent à l'écriture de l'histoire d'une population trop souvent délaissée par l'historiographie puisque ni indienne, ni créole et difficile à classer. Nous aurons alors de nouveau l'occasion d'éprouver le concept d'interstice à l'aune des archives.